

Comment la littérature maghrébine se mondialise-t-elle ? Thèmes et tabous dans *Le village de l'Allemand* de Boualem Sansal

Robert VARGA, Université de Pécs (Hongrie)

Si dans une publication précédente nous avons essayé de fournir un bilan provisoire des perspectives de la littérature maghrébine d'expression française en ce début de millénaire, il semble que la situation ait depuis évolué. Après avoir relevé les stratégies d'interprétation possibles d'un processus de mondialisation incontestablement présent dans ce domaine depuis la fin des années 1990, nous devons désormais constater qu'en 2010, l'histoire littéraire fait état pour la première fois de ces changements. Il s'agit notamment de l'*Histoire de la littérature du Maghreb – littérature francophone*¹ de Mohammed Ridha Bouguerra et Sabiha Bouguerra qui proposent un tour d'horizon inédit de ces aspects relativement récents en les insérant dans leur discours. La synthèse des deux chercheurs tunisiens mentionne en tant que phénomènes incontournables la question de la (re)définition de la littérature maghrébine en fonction d'une période postcoloniale, et du rapport entre les canons nationaux et la francophonie. Ce dernier devient une question cardinale surtout grâce au débat sur la littérature-monde initié par un manifeste et un essai parus respectivement en avril et septembre 2007.² La position des auteurs, Michel Le Bris et Jean Rouaud, ainsi que des quarante-quatre signataires³ a aussitôt suscité des réactions très controversées et elle montre combien la situation de l'écrivain de langue française reste ambiguë. Tel est le cas de l'œuvre de l'algérien Boualem Sansal, un des signataires du manifeste, dont l'exemple semble bien illustrer les défis auxquels les critiques de la littérature maghrébine de langue française doivent répondre en matière de catégorisation des auteurs.

Du Serment des barbares au Village de l'Allemand : une écriture subversive

Boualem Sansal, qui acquiert la notoriété dans le monde littéraire après la parution de son premier texte, *Le serment des barbares*,⁴ dresse l'état des lieux bouleversant d'un pays

¹Mohamed Ridha Bouguerra – Sabiha Bouguerra, *Histoire de la littérature du Maghreb : littérature francophone*, Ellipse, 2010.

² Michel Le Bris – Jean Rouaud, *Pour une littérature-monde*, Gallimard, 2007.

³dont Edouard Glissant, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Alain Mabanckou, Brina Svit, Tahar Ben Jelloun, Nancy Houston etc.

⁴Boualem Sansal, *Le serment des barbares*, Seuil, 1999.

hanté par la guerre civile et la corruption. Le sujet du roman et la date de sa publication sont particulièrement significatifs : l'année 1999 est celle de la « réconciliation nationale » qui met fin à sept ans de massacre où, officiellement, on recensait quelques 30000 victimes.⁵ A part les morts, les estimations font état de centaines de milliers d'émigrés, dont un grand nombre d'intellectuels intimidés par les forces islamistes. Mais cette « réconciliation » signifie également la libération des milliers d'anciens terroristes graciés, que la société est loin d'applaudir... *Le serment des barbares* est l'histoire d'une enquête sur des crimes mystérieux perpétrés dans la ville de Rouiba. Celle-ci est menée par un vieux policier, Larbi qui, juste avant de transmettre ses preuves au Juge d'instruction sur l'affaire de corruption entre le pouvoir public et les militants islamistes qu'il soupçonne derrière l'affaire, est abattu sur la terrasse d'un café. Si l'histoire fourmille d'éléments tout à fait vraisemblables, on y reconnaît le style des romanciers algériens contestataires de la fin des années 80 : Tahar Djaout ou Rachid Mimouni, mais aussi l'influence des premiers romans policiers de Yasmina Khadra.

Conformément à ces maîtres et prédécesseurs, Sansal n'épargne pas les critiques envers le pouvoir politique en place faisant même allusion aux connivences entre celui-ci et les frères islamistes. En 2003, après la publication de *Dis-moi le paradis* dans lequel il s'en prend encore au système politique de son pays, Sansal est licencié de son poste de fonctionnaire du Ministère de l'industrie, mais il ne quitte pas l'Algérie. Deux ans plus tard, il publie un roman, *Harraga*, basé sur un autre sujet d'actualité : les immigrés clandestins qui traversent la mer Méditerranéenne sur des embarcations de fortune. L'année 2006 est marquée par la parution d'un essai-pamphlet intitulé *Poste restante : Alger. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes* et il doit son premier grand succès international au *Village de l'allemand*, publié en 2008. Ce roman – qui porte le sous-titre *Le journal des frères Schiller* – oscille entre passé et présent, ainsi qu'entre l'Algérie et la France, sous la forme de deux journaux juxtaposés : celui de Rachel, l'aîné et celui de Malrich, le cadet. L'origine de leurs prénoms très peu conventionnels est révélée par Malrich qui l'explique ainsi : « *Nous sommes de mère algérienne et de père allemand, Aïcha et Hans Schiller. Rachel est arrivé en France en 1970, il avait sept ans. Avec ses prénoms Rachid et Helmut, on a fait Rachel, c'est resté. Moi, j'ai débarqué en 1985, j'avais huit ans. Avec mes prénoms Malek et Ulrich, on a fait Malrich, c'est resté aussi.* »⁶

Les deux journaux publiés en alternance témoignent d'une savante polyphonie narrative. Les deux frères racontent l'un après l'autre un des fragments principaux de

⁵Sansal quant à lui évoque dans une interview un nombre de 65000.

⁶*Le Village de l'Allemand*, p. 8.

l'histoire qui se déroule entre 1994 et 1996. Mis à part ces deux récits, nous trouvons encore un poème de Primo Levi et une lettre fictive adressé au Ministre des affaires étrangères algérien, tous deux insérés par Rachel. Le frère aîné se lance dans une enquête afin de retrouver les origines du père, ancien officier nazi converti par une unité spéciale de l'armée algérienne après la Seconde guerre mondiale, puis massacré avec sa femme dans leur village par une guérilla islamiste en 1994. Rachel retourne au bled, puis se rend dans la ville natale du père en Allemagne, en essayant de reconstruire l'histoire de la famille. Il rencontre les anciens camarades et compagnons d'arme d'Hans avant de découvrir l'accablante et cruelle vérité : le père est un ancien Waffen SS devenu ensuite responsable des exterminations dans un camp de concentration. Il avait réchappé *in extremis* aux représailles d'après-guerre ayant été recruté tout d'abord dans les rangs de l'armée de l'Egypte de Nasser, puis dans celle de la jeune République Démocratique et Populaire Algérienne.

Le journal de Malrich raconte l'histoire des enfants d'Hans et Aicha envoyés par précaution en France dans les années 70 et constitue un témoignage choquant de la montée flagrante de l'idéologie islamiste radicale en banlieue parisienne. Or, à partir de la fin des années 90, avec l'apparition des imams, la vie des jeunes du quartier s'est manifestement transformé : pendant que les mâles de la famille surveillent étroitement les mœurs de leurs filles et de leurs sœurs, des militants recrutent dans la salle de prière de la cité les futurs guerriers *moudjahidines* appelés en Afghanistan. « *Notre vie à nous, raconte Malrich, c'est la cité, l'ennui, la chape de plomb, les crises entre voisins, les guerres des clans, les opérations commandos des islamistes, les descentes de police, les échauffourées, le va-et-vient des dealers, les brimades des grands frères, les manifs, les rassemblements funèbres.* » Le récit du frère cadet a cependant une deuxième fonction : présenter et commenter le journal de Rachel, confié à Malrich après sa mort. Le texte est publié six mois plus tard à l'aide de Mme Dominique G. H., ancien professeur de français de Rachel au lycée, qui aide Malrich à s'exprimer non seulement dans un « bon français. », mais également à comprendre ce qui est arrivé à son aîné. « *Cela fait six mois que Rachel est mort, confesse Malrich. Il avait trente-trois ans. Un jour, il y a deux années de cela, un truc s'est cassé dans sa tête, il s'est mis à courir entre la France, l'Algérie, l'Allemagne, l'Autriche, la Pologne, la Turquie, l'Egypte. Entre deux voyages, il lisait, il ruminait dans son coin, il écrivait, il délirait. Il a perdu la santé. Puis son travail. Puis la raison. Ophélie l'a quitté. Un soir, il s'est suicidé. C'était le 24 avril de cette année 1996, aux alentours de 23 heures.* »

Outre le sujet des deux histoires racontées, le caractère distingue les deux frères, de même que leur attitude à l'égard de la France. Rachel fait des études supérieures de

commerce, obtient un poste important dans une entreprise et épouse une Française, Ophélie. Même si la famille de celle-ci ressent une xénophobie discrète envers lui, il finit par obtenir la nationalité française. Ne pouvant plus supporter l'opprobre dont l'histoire de son père le couvre, il se suicide. Malrich vit en revanche la vie typique des jeunes banlieusards immigrés : après les échecs scolaires il travaille en tant qu'apprenti carrossier, mais sans une certaine réticence. Le reste du temps, il traîne dans la rue avec ses amis gagnés peu à peu par l'idéologie islamiste.

Bien que le mode de narration basé sur la juxtaposition et l'alternance de deux récits soit très courant dans la littérature maghrébine de langue française contemporaine, Sansal établit un rapport inédit entre la France et l'Algérie par les thèmes évoqués. Lorsqu'il dépeint la vie des immigrés et présente l'histoire algérienne récente, il finit par pointer les tabous de ces deux sociétés liés notamment à la présence inquiétante de l'islamisme radical. D'une part, le narrateur dénonce ouvertement l'inertie de la police française qui n'affronte pas les problèmes réels des banlieues puisque même le commissaire de police du quartier, Com'Dad fait semblant de ne rien savoir. D'autre part, il critique les autorités algériennes qui établissent des relations ambiguës avec les intégristes islamistes⁷ et, qui plus est, ont caché la vraie vie du père pendant des décennies.

L'impact du Village de l'Allemand sur la réception de l'œuvre de Sansal

Le verdict de Sansal est clair et c'est incontestablement la vie antérieure d'Hans Schiller qui rapproche les deux thèmes : comme on l'apprend des commentaires ultérieures de l'auteur, entre « peste verte et peste brune, il n'y a qu'une différence de degré. »⁸. Selon lui, les deux dangers – fascisme et islamisme radical – proviennent de la même logique et c'est contre eux deux que les narrateurs de Sansal élèvent la voix dans *Le village de l'Allemand*. Mais ils s'en prennent en général à toute forme totalitaire qui procède à la manipulation idéologique de la société. C'est à l'analogie de *Meinf kamp*, dit Rachel, qu'est né le « *Livre rouge* » de Mao, le vert de Kadhafi, celui (...) de Khoméni (...), on peut bien envisager ce qui pourrait se produire de plus terrible encore avec l'informatisation, l'automation et les méthodes modernes de manipulation des masses... »⁹ L'idée de rapprochement entre les différentes formes de 'fascisme' qui détermine entièrement la réception de l'œuvre a eu une destinée singulière compte tenu de l'écho généralement donné aux œuvres provenant du

⁷L'ancien officier de l'armée algérienne, Habib Souaïdia a été un des premiers à dénoncer la pratique des forces de l'ordre dans son témoignage intitulé *La sale guerre* (Editions La Découverte, 2001).

⁸Entretien à la radio RTL le 19 mars 2008.

⁹*Le Village de l'Allemand*, p. 183.

Maghreb. L'Allemagne joue un rôle indéniable dans la mesure où ce roman, après ceux d'Assia Djebar ou de Tahar Ben Jelloun, a considérablement sensibilisé l'opinion publique et littéraire en dehors de la France. En Allemagne, Sansal, après avoir obtenu le Prix de la paix des libraires allemands et le Prix de la foire de Francfort, a été retenu en 2012 parmi les membres du jury international du 62^e Festival du film de Berlin.

Contrairement à l'Europe, la réception algérienne de la nouvelle œuvre de Sansal est bien houleuse, et pour la même raison : les suspicions sur la collaboration des jeunes démocraties arabes postcoloniaux avec les anciens cadres nazis. Aussi la diffusion du livre a-t-elle été interdite en Algérie et la parution du *Village de l'Allemand* a largement influencé le tournage de l'adaptation cinématographique du *Serment des barbares*. Malgré tous les préparatifs – les droits ont été achetés par un producteur, le scénario a été conçu par Jorge Semprun, les repérages ont été faits en Algérie et même le tournage a été commencé sous la direction d'Yves Boisset – le gouvernement algérien a interdit que le film soit tourné dans le pays. *L'affaire du Prix du roman arabe n'a point simplifié les choses. Le prix, ayant pour mission de «récompenser un ouvrage de haute valeur littéraire décerné à un écrivain d'origine arabe dont le roman a été écrit ou traduit en français»* aurait dû être décerné en 2012 à Boualem Sansal pour son dernier roman *Rue Darwin* selon la décision du jury. Mais finalement le Conseil des Ambassadeurs arabes, mécène du Prix, a annulé la cérémonie à cause de la présence de l'auteur en tant qu'invité d'honneur au Festival de Littérature de Jérusalem du 13 au 17 mai 2012.¹⁰ En outre, *Le Village de l'Allemand* a été aussitôt traduit en hébreu, ce qui a certainement dû gêner les autorités algériennes. La majorité du jury – comme l'écrivain tunisienne Hélé Béji, son confrère marocain Tahar Ben Jelloun ou Olivier Poivre d'Arvor, directeur de France Culture – s'est désolidarisée de cette décision, et le prix a été remis à Boualem Sansal sans le chèque de 15.000 euros.

L'accueil critique partagé du *Village de l'Allemand* des deux côtés de la Méditerranée fait preuve non seulement des attentes divergentes qui changent en fonction des références identitaires d'une appartenance multiple. Il jette également une nouvelle lumière sur les paradigmes de la réception contemporaine de la littérature maghrébine qui concerne tout d'abord les écrivains de l'émigration. Ces derniers, de plus en plus nombreux en France à partir des années 90 après la vague d'émigration algérienne, ont le « privilège » de critiquer

¹⁰« Paradoxalement, l'autorité palestinienne n'a rien dit à propos de ma présence en Israël, les autres Palestiniens non plus. Il n'y a que les intégristes du Hamas », dit Sansal dans un interview avec Farid Alilat dans *Dernières Nouvelles d'Algérie*, le 04 juin 2012.

plus ouvertement le système politique en place ou la montée de l'islamisme dans leur pays d'origine. Le cas de Sansal est tout de même différent et ressemble plutôt à celui de son ami et maître Rachid Mimouni pendant les années 80, avant son émigration définitive au Maroc : l'auteur réside « physiquement » en Algérie, mais c'est son œuvre qui est en « exil », grâce aux maisons d'édition étrangères. Pourtant, le fait d'être édité en France ne signifie point que les écrits de Sansal privilégient l'Europe à l'Algérie. Au contraire, comme le remarque l'auteur de *Poste restante : Alger*, en 2006 la France n'est plus la terre promise pour les Maghrébins et c'est justement les phénomènes de mondialisation et d'islamisme radical qui changent la donne. Or selon Sansal, ce dernier représente autant de danger dans les banlieues en France que partout ailleurs dans les pays arabes ; aucune société n'y échappe, étant donné que la propagation des idées meurtrières ne dépend ni de la « richesse », ni du « degré de civilisation » d'un pays.

La thématization de la terreur islamiste dans le cadre d'une réflexion plus générale sur les systèmes totalitaires pose en revanche un problème universel qui dépasse les schémas et les questionnements formulés depuis les années 50 dans la littérature du Maghreb, et basés sur la dichotomie France-Algérie¹¹ faisant appel à la colonisation où à la guerre de libération comme références historiques. Certes, si le succès international du *Village de l'Allemand* évoque une fois de plus la contradiction avec le canon national algérien dont Sansal est visiblement exclu, il contribue à la meilleure compréhension de la position particulière des auteurs « francophones » qui expriment leur réticence à ce terme en adhérant au manifeste de 2007.

Nouveaux cadres – nouveaux thèmes « mondialisés » ?

« Pendant longtemps, ingénu, j'ai rêvé de l'intégration de la littérature francophone dans la littérature française. Avec le temps je me suis aperçu que je me trompais, la littérature francophone est un grand ensemble dont les tentacules enlacent plusieurs continents. Son histoire se précise, son autonomie éclate au grand jour », ¹² remarque Alain Mabanckou, signataire lui aussi du manifeste *Pour une littérature-monde*. Ses propos ne témoignent pas simplement de la tension entre canon national français et littérature-monde : on peut toujours se demander avec lui quel est le poids de la « composante géographique » quand on décide l'appartenance d'une œuvre littéraire « francophone » ? Et, partant, on hésite

¹¹Cf. Paul Siblot, « Quels publics ? Quelles stratégies discursives ? », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, CNRS, 1984, p. 213-222.

¹² Alain Mabanckou, « La francophonie, oui, le ghetto : non ! », *Le Monde*, 18 mars 2006.

également à répondre à la question dans quelle mesure peut-on attacher les œuvres de Sansal à la « littérature algérienne » alors qu'officiellement on ne trouve aucune réaction du pays concernant son œuvre si ce n'est sous la forme de condamnations politiques ?

S'il est vrai qu'avec l'élargissement des phénomènes d'émigration vers la France et l'auto-affirmation de la littérature *beur* depuis les années 80, les critères nationaux pèsent moins sur l'évaluation des œuvres maghrébines de langue française, nous assistons par ailleurs depuis les premières années du nouveau millénaire à de nouvelles tendances qui viennent des auteurs mêmes. Le phénomène le plus flagrant est « l'internationalisation » des sujets des écrivains émigrés, mis en rapport dans la plupart des cas avec la religion musulmane, comme une référence identitaire plus large. Ainsi dans *Tuez-les tous*,¹³ Salim Bachi s'est inspiré par un des attentats terroristes du 11 septembre 2001. Tandis que les chapitres des *Hirondelles de Kaboul* de Yasmina Khadra¹⁴ nous conduisent en Afghanistan, son dernier roman, *L'équation africaine*¹⁵ raconte l'histoire d'un médecin allemand enlevé par les pirates de Somalie. Pour autant l'écho international suscité par ces livres n'est guère considérable. Il reste à savoir si l'œuvre de Sansal depuis *Le village de l'Allemand* s'inscrit désormais dans ce courant ou, au contraire, si l'on revient à la « définition » que Kebir M. Ammi donne de l'écrivain maghrébin dans les colonnes de la revue *Expressions maghrébines*.¹⁶ Après la parution de *Rue Darwin*,¹⁷ il est devenu encore plus difficile de conclure rapidement sur ce point.

¹³ Salim Bachi, *Tuez-les tous !*, Gallimard, 2006.

¹⁴ Yasmina Khadra, *Les hirondelles de Kaboul*, Julliard, 2002.

¹⁵ Yasmina Khadra, *L'équation africaine*, Julliard, 2011.

¹⁶ Kebir M. Ammi, « Ecrivain maghrébin, dites-vous ? », *Expressions maghrébines*, n°1, Été, 2002, pp. 93-97.

¹⁷ Boualem Sansal, *Rue Darwin*, Gallimard, 2011.

BIBLIOGRAPHIE

- Alilat, Farid, Rencontre avec l'écrivain Boualem Sansal : « Dès qu'un Algérien va en Israël, on sort les couteaux », *Dernières Nouvelles d'Algérie*, le 04 juin 2012.
- Ammi, Kebir M., « Ecrivain maghrébin, dites-vous ? », *Expressions maghrébines*, n°1, Eté, 2002, pp. 93-97.
- Bouguerra, Mohamed Ridha– Bouguerra, Sabiha, *Histoire de la littérature du Maghreb : littérature francophone*, Ellipse, 2010.
- Le Bris, Michel – Rouaud, Jean, *Pour une littérature-monde*, Gallimard, 2007.
- Mabanckou, Alain, « La francophonie, oui, le ghetto : non ! », *Le Monde*, 18 mars 2006.
- Sansal, Boualem, *Le Village de l'Allemand*, Gallimard, 2008.
- Siblot, Paul, « Quels publics ? Quelles stratégies discursives ? », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, CNRS, 1984, p. 213-222.